Les Chabotteries

Association des Chabot

No 10 PRINTEMPS 2010

Pourrez-vous nous aider ?

Les Chabotteries est une revue trimestrielle publiée par l'Association des Chabot.

Association des Chabot et Les Chabotteries

Adresse postale :

C.P. 10090, Succ. Sainte-Foy

Québec QC G1V 4C6

La date limite pour la remise des textes destinés au prochain numéro est le 1er mai 2010.

ÉQUIPE DE RÉDACTION :

Direction : André Goggin

Téléphone : (418) 628-4786

Courriel : a.goggin@sympatico.ca

Assistant à la rédaction : Jean-Louis Chabot

Courriel : chabot08@sympatico.ca

Infographie et mise en page : Lucie Chabot

Téléphone : (418) 834-4601

Courriel : chab@videotron.qc.ca

Collaborateurs pour ce numéro :

- **André Goggin** (64)
- **Claude chabot** (1)
- **Denys Chabot** (90)
- **Étienne Chabot** (303)
- **Gérard Chabot** (95)
- **Jean-Louis Chabot** (19)
- **Luc Chabot** (11)
- **Lucie Chabot** (8)
- **Magda Chabot** (64)
- **Richard Chabot** (124)

Les textes publiés dans *Les Chabotteries* sont sous la responsabilité de leur auteur qui en demeure propriétaire. Toute reproduction totale ou partielle est interdite sans autorisation préalable de l'Association et de l'auteur.

Copyright © 2010 Association des Chabot

Conseil d'administration 2009-2010

- **Président**
  André Goggin (64) ..... (418) 628-4786
- **Vice-président**
  Luc Chabot (11) ..... (819) 840-6962
- **Trésorier**
  Claude Chabot (1) ..... (418) 831-3362
- **Secrétaire**
  Lucie Chabot (8) ..... (418) 834-4601
- **Directrice**
  Andrée Chabot Nadeau(320).. (450) 446-1223
- **Directeur**
  Christian Chabot (269) ..... (418) 883-2893

Cotisations à l'Association

Membre régulier (canadien)	25 $ CDN
Membre (résident extérieur)	35 $ US

Sommaire

Mot du président..... 3
Mot de la rédaction..... 3
Pierre Chabot, l'Indien blanc 4
L'aventure de Pierre Chabot (fils de Mathurin) chez les Indiens..... 6
Trois Chabot, joueurs du Canadien..... 8
André Chabot, un homme de passion, un homme d'exception 11
Entretien avec Étienne Chabot, un jeune politicien 13
Mon père Albéric Chabot, un inventeur 14
Anniversaires 15
Photos et message de Magda Chabot..... 16

Mot du président

Le printemps revient parmi nous avec son soleil qui nous donne tous un regain d'énergie. Gonflée par cette énergie, l'Association des Chabot se prépare à organiser notre rassemblement à l'automne prochain à Château-Richer, pour souligner le 350e anniversaire de l'arrivée de l'ancêtre Mathurin Chabot.

Nos trois premiers rassemblements ont été des succès. Nous remercions tous les bénévoles qui se sont impliqués dans ces rencontres passées pour leur excellent travail et leur implication. Pour cette quatrième rencontre, il n'est pas question d'en faire moins. Nous avons besoin de bénévoles pour assurer son succès. C'est une excellente occasion en même temps pour vous de rencontrer des Chabot dans un cadre plus familier. N'hésitez pas à vous impliquer. Nous prenons des bras de toutes les grosseurs.

Claude, qui est chargé du recrutement me fait part d'un problème important lors du renouvellement : les membres attendent d'être contactés une ou deux fois avant d'envoyer leur paiement. Imaginez-vous la tâche avec plus de 300 membres. Ça devient alors toute une corvée. Même si nous ne perdons aucune occasion de maintenir des contacts; trop c'est trop. Après plusieurs rappels, nous avons l'impression d'exercer du harcèlement. Nous sollicitons votre collaboration en répondant au premier signalement que votre cotisation est due.

Parlant de membres, nous sommes fiers de compter plus de 310 membres en règle. Peu d'associations de famille ont regroupé autant de membres en si peu de temps. Félicitations plus particulièrement à l'ami Claude qui a recruté la grande majorité d'entre vous. Chapeau Claude !

Merci à vous tous les Chabot sans qui notre Association n'existerait pas.

André Goggin

Mot de la rédaction

L'hiver tire à sa fin et pour l'occasion, nous publions trois articles qui s'y rattachent. D'abord, à l'approche des éliminatoires du hockey, Denys Chabot nous dévoile que trois joueurs de hockey du Canadien de Montréal ont porté le nom de Chabot. Peu de personnes sont au courant. Richard Chabot nous présente son frère André Chabot, qui sans avoir chaussé les patins, s'est forgé toute une réputation en interprétant pendant de nombreuses années les hymnes nationaux au Tournoi international de hockey Pee-Wee de Québec ainsi que lors des parties des Nordiques de Québec au Colisée. Gérard Chabot nous relate que dans les années 1940, son père avait inventé une motoneige pour se déplacer sur la route et se rendre à son travail.

Nous continuons nos entretiens avec nos membres qui se distinguent. Jean-Louis Chabot prend la relève et consacre son premier interview à Étienne Chabot, un jeune homme plein d'énergie de la Rive-Sud de Québec. Vous connaissez un membre de la grande famille des Chabot que vous voudriez que l'on connaisse davantage, laissez le savoir à Jean-Louis, il s'occupera de le rencontrer.

Nous continuons notre saga de la famille de Mathurin Chabot, notre ancêtre, en suivant Pierre, son troisième garçon. Nous l'avions gardé pour plus tard, car il était difficile à cerner dans les régions indiennes. Nous lui consacrons deux articles : le premier est plutôt généalogique et le deuxième nous permet de découvrir son côté anticonformiste dans le Pays des Illinois.

Finalement, nous sommes à la recherche d'aide pour nous assister dans la publication de la revue. La ou les personnes devront être à l'aise avec les différents outils informatiques que nous utilisons comme Word et Internet.

À la prochaine fois.

André Goggin

(Chabotté par Florence Chabot, ma mère

Pierre Chabot, l'Indien blanc [1]

L'histoire de Pierre, ce fils de Mathurin Chabot, est aussi complexe que l'homme. Nous ignorons où et quand il est né. Son acte de naissance n'a pu être retrouvé. Par divers recensements de l'époque, nous savons qu'il est né soit en 1665 ou soit en 1666. Au recensement de l'Île d'Orléans de 1666, il est indiqué qu'il avait sept semaines. Lorsqu'on a dû reprendre le recensement l'année suivante, on indique qu'il avait dix-sept mois. Au recensement de 1681, il avait quinze ans. Il est donc plus probable qu'il soit né en 1666, mais nous n'avons aucune certitude. Cependant, tout indique qu'il est né après que ses parents eurent déménagé à l'Île à l'automne 1665. Comme il n'y avait pas encore de paroisse à l'Île, Ste-Famille ayant été créé plus tard, des missionnaires des paroisses environnantes (Château-Richer, Notre-Dame de Québec ou ailleurs) dispensaient les baptêmes et autres services religieux. Un missionnaire l'a sûrement baptisé, mais il semble que les documents aient été perdus, ce qui est vraisemblable considérant les risques d'une traversée en canot entre l'Île et la rive nord.

Les prochaines traces de Pierre remontent à dix-huit ans en 1684, alors que son contrat d'engagement comme apprenti taillandier est cédé de Jean Gauthier à Jean Cholet[2]. Déjà, on voyait que Pierre ne voulait pas suivre les traces de ses frères en s'installant sur une terre. Il manifestait son indépendance dès son adolescence. C'est probablement son père qui lui a déniché ce premier emploi en relation avec ses activités de serger.

Nous le retrouvons ensuite à Trois-Rivières en 1689 où, à vingt-trois ans, il se fait accorder une terre en concession par le seigneur Robineau de Bécancour. Il se déclare alors forgeron[3].

Au printemps 1693, il fait un séjour à l'Hôtel-Dieu de Québec pour une durée d'au moins cinq jours. On n'en connaît pas la raison, mais on n'allait pas à l'hôpital sans raison importante, car les accidents et fractures étaient traités à la maison[4]. Il n'y avait ni route ni ambulance à l'époque.

Quelques mois plus tard en septembre 1693, il achète à crédit des marchandises, d'une dame Beaulieu de Québec, qu'il s'engage à payer en peaux de castor au retour du voyage qu'il va entreprendre au pays des Outaouais. Il reconnait qu'il lui doit encore 69 livres des 104 livres qu'elle lui avait avancées l'année précédente, ce qui indique que la traite n'avait pas été aussi profitable que prévu[5]. Quelques jours plus tard, il emprunte encore, à Montréal, pour s'associer à deux voyageurs de l'endroit pour se rendre dans les territoires de traite[6].

En 1696, il est absent lors du décès de son père et il n'a pas hérité[7]. Mathurin avait aidé tous ses garçons à s'établir sur une terre. Comme Pierre a choisi un autre style de vie, qui ne plaisait probablement pas à son père, ce dernier ne l'a jamais aidé, sauf peut-être lorsqu'il lui a trouvé son premier emploi.

En l'an 1701, dans les tout premiers temps de la fondation de la Louisiane par les Français, immense territoire français comprenant tout le territoire à l'ouest de la chaîne de montagnes des Appalaches, à partir de la région des Grands Lacs jusqu'au golfe du Mexique, nous le retrouvons à l'embouchure du Mississippi dans le golfe du Mexique. Selon le Père Gravier des Jésuites, il aurait été très malade de la fièvre depuis plus de six mois et le missionnaire l'aurait secouru en lui passant autour du cou une relique tirée du chapeau du Père François Regis[8].

En 1709, à l'âge de quarante-trois ans, sans doute épuisé de parcourir rivières et forêts, il aurait été le premier blanc à s'établir à Kaskaskia, au pays des Illinois, près de ce qui est aujourd'hui la ville de St-Louis au Missouri. Il se se-

rait marié religieusement au Fort de Kaskaskia avec une jeune indienne du nom de Symphorose Tapakoé. Nous n'avons pu retracer l'acte de mariage, mais il y a lieu de croire qu'il s'est passé en 1708 ou 1709. Malheureusement, sa jeune épouse décède peu de temps après lui avoir donné deux enfants : Pierre N le 15 et B le 16 novembre 1709 à Kaskaskia et Catherine née vers 1710 au même endroit.

Pierre décide en 1717, quelques années après le décès de son épouse, de ramener ses deux jeunes enfants dans la région de Québec et de les confier aux bons soins de son frère Antoine, le curé de Ste-Anne-de-Beaupré, afin de leur permettre de bénéficier d'une éducation française et catholique.

L'année suivante, le 13 mai 1718, devant son frère Antoine, il signe un contrat de mariage avec Dorothée Mercier, une jeune femme de dix-neuf ans de St-Joachim[9] à qui il demandera de le suivre à Kaskaskia avec des membres de la famille de celle-ci. Le frère de Dorothée fera de même le même jour. Les deux contrats de mariage seront déposés par Antoine devant le notaire Verreau pour les enregistrer. Curieusement, ces mariages auraient dû être célébrés à l'église de Ste-Anne par Antoine et pourtant les registres de la paroisse sont muets sur ces mariages.

Pierre n'aura qu'un seul enfant avec Dorothée qu'il nommera Pierre pour ajouter à la confusion, sans doute en nostalgie du fils de son premier mariage qu'il n'aura plus l'occasion de revoir.

Pierre décède à Kaskaskia le 7 août 1721 âgé d'environ cinquante-cinq ans, un âge avancé pour un homme exerçant un métier difficile comme le sien. Son épouse Dorothée se remariera d'abord avec Nicolas Thuillier dit Devegnais vers 1723 et plus tard avec Antoine Gilbert Sanpeur. Elle élèvera son fils Pierre et ne quittera pas la région indienne qu'elle a adoptée[10].

Un des deux fils Pierre imitera son père dans le rôle de voyageur. Il s'agit probablement du fils de Dorothée, car celui-ci habite en pays indien contrairement à celui confié à Antoine qui a du sang indien, mais qui poursuivra sa vie sur la côte de Beaupré. À plusieurs reprises, nous retrouvons la trace du fils de Pierre et Dorothée comme engagé pour faire des voyages au Pays des Illinois ou dans les permis accordés par le gouverneur pour se rendre dans la région de Détroit. Comme voyageur, il lui est interdit par le gouverneur de faire la traite des fourrures ailleurs que rendu à destination[11].

En résumé, Pierre est l'anticonformiste de la famille Chabot. Il semble s'être éloigné tôt du nid familial en allant vers Trois-Rivières. Peut-être était-il en mauvais termes avec sa famille. Il semble avoir été malheureux dans la région de Trois-Rivières. Comme beaucoup, il a été attiré par l'aventure. L'absence de contrôle, tant civil que religieux, dans ce que l'on appelait les Pays d'en Haut, la liberté totale et la découverte de l'amour libre avec les belles indiennes (bien avant les années 1960) ont certainement caractérisé la vie de Pierre.

Par André Goggin

---

1 Expression donnée par Philippe Jacquin aux voyageurs et coureurs de bois dans son livre intitulé Les Indiens blancs, Payot, Paris, 1987

2 BANQ, 10 juillet 1684, Marché de cession de l'engagement de Pierre Chabot par Jean Gauthier dit Larouche, maître-taillandier de Québec à Jean Choret, devant le notaire Michel Fillion

3 BANQ, 12 juillet 1689, Concession d'un emplacement situé au bas du plateau de Trois-Rivières par le seigneur Robineau de Bécancour à Pierre Chabot, forgeron, devant le notaire Ameau dit Saint-Séverin

4 PRDH, liste des malades à l'Hôtel-Dieu de Québec, le 26 avril 1693 et le 1er mai 1693.

5 BANQ, 1er septembre 1693, Obligation de Pierre Chabot envers dame Beaulieu, devant le notaire Genaple, déchiffrée et certifiée par Me Marcel Hubert Chabot le 24 mars 1907

6 BANQ, 12 septembre 1693, Obligations de Pierre Chabot et Toussaint Baudry (comme voyageur) ainsi que leur associé Jean Fafart, ces deux derniers de Montréal, en faveur de Pierre Duroy et Jean Arnaud, marchands de Ville-Marie, le 12 septembre 1693, devant le notaire Adhémar dit Saint-Martin

7 Testament de Mathurin Chabot

8 Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, Pageant Book Company, New York, 1959, Vol. LXV, p. 108

9 Mariage de Pierre Chabot et de Dorothée Mercier, document déchiffré et certifié par Me Marcel Hubert Chabot le 16 février 1907

10 BELTING, Natalia Maree, Kaskaskia Under the French Regime, Polyanthos, New Orleans, 1975

11 Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec, 1929-1930, Répertoire des engagements pour l'ouest dans les Archives judiciaires de Montréal (1670-1778), p.318, p.358

L'aventure de Pierre Chabot (fils de Mathurin) chez les indiens

L'appel de la traite

Dès leur jeune âge, les jeunes Canadiens sont appelés à pratiquer la chasse, la pêche et les voyages en canot, l'unique moyen de transport dans la colonie. La forêt est attirante pour un adolescent tenté par l'aventure et le désir d'étaler ses prouesses.

Les longues soirées d'hiver sont l'occasion d'écouter les récits des jeunes ou des plus vieux qui ont tenté l'aventure de la traite. Leur courage et leur bravoure font l'objet de beaucoup d'admiration. Ceux qui ne voyaient pas beaucoup d'avenir dans un métier sans histoire comme le défrichement d'une terre se mettaient à rêver d'une vie plus trépidante.

Dans ce monde très hiérarchisé où les classes sociales avaient beaucoup d'importance, la traite permettait aux jeunes qui prenaient le chemin des bois de vivre sans les contraintes seigneuriales, sans les décrets du gouverneur, sans les curés qui surveillaient continuellement leur pratique religieuse et leur conduite morale et sans l'autorité paternelle qui s'exerçait jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, la moitié de l'espérance de vie des gens de cette période.

De plus, le jeune est rapidement mis au courant par les plus âgés de la liberté sexuelle qui se pratique chez les Indiens, alors qu'ici la sexualité est un sujet tabou avant et hors le mariage qui ne se réalise généralement que lorsqu'on est majeur (vingt-cinq ans) et que l'on peut faire vivre une femme sur une terre. Il y avait de quoi fantasmer.

« Pour les Français, le pays indien, c'était le pays de la liberté, où il n'y avait ni autorité ni enfer. Les filles, maîtresses de leur corps, se donnaient à qui elles voulaient. Les jeux sexuels, que réprouvait si sévèrement la morale française, étaient pratiqués librement. Personne, ni homme ni femme, n'éprouvait, comme chez les Européens, le besoin de posséder l'autre en exclusivité. »[1]

Pour les habitants de la colonie, les choses étaient vues avec un point de vue différent; «les bois étaient décrits comme un lieu de perdition où les jeunes mettaient en danger non seulement leur vie, mais aussi le salut de leur âme. Presque chaque famille avait là-haut un fils qu'elle protégeait et pour qui chaque soir elle priait.»[2]

Rapidement, au contact du monde indien, on apprenait à mépriser le travail de la terre, une tâche féminine chez eux. Après avoir connu le libertinage, on regardait le métier de la terre avec dédain, il n'était plus question de vivre comme les colons.[3]

Comment Pierre en est-il arrivé à prendre la décision d'aller chez les Indiens dans ce qu'on appelait alors les « Pays-d'en-haut » ?

La vie de colon ne lui plait pas. À Québec, ses parents lui avaient trouvé un travail comme apprenti taillandier. Le métier ne lui convient pas et il s'éloigne à Trois-Rivières où il accède à une concession seigneuriale à l'âge de 23 ans, loin de l'influence de son père. L'expérience lui

déplait également.

Trois-Rivières est alors une petite ville entre Québec et Montréal qui fournira beaucoup de jeunes à la traite des fourrures. C'est ici qu'il prend la décision d'orienter sa vie vers l'inconnu. Il a probablement peu économisé et l'aventure, même si elle comporte beaucoup de danger, offre la possibilité de doubler ce qu'il aurait pu gagner sur une terre et d'éluder une vie monotone.

Faire le saut voulait dire quitter sa famille et ses amis, mettre sa vie en danger dans les rapides et les forêts, risquer de se blesser dans une région éloignée de tout secours, apprendre les langues indiennes, être capable de négocier avec les Indiens, courir le risque d'être scalpé, apprendre à vivre sans confort dans les bois, subir la solitude, connaître la faim et le froid et passer de longues journées assis dans un canot étroit. Cela voulait dire aussi vivre à l'indienne et s'assimiler à eux, s'habiller comme eux, manger de la « sagamité » (une soupe épaisse de maïs où baignent des morceaux de viande et de poisson) et même du chien s'il le fallait (les Indiens en raffolaient). Cela voulait dire se raser, car « les Indiens étaient dégoûtés par la barbe et les poils que les blancs avaient en abondance sur le visage et sur le corps ».[4]

Pierre a débuté sa vie dans les bois comme voyageur pour la finir comme coureur de bois. Il est important de faire la distinction entre un « voyageur » et un « coureur de bois ».

Le voyageur était un professionnel contrairement au coureur de bois qui était un hors-la-loi, un marginal.[5] Pour contrôler le nombre de jeunes qui abandonnaient la terre pour les bois, ce qui nuisait au peuplement de la colonie, le Roi avait institué en 1681 un système de « congés de traite » limité à plus ou moins 25 canots équipés de trois rameurs. Un congé de traite était donc en réalité un permis restreint. Le voyageur s'engageait devant un notaire à besogner pour le compte d'un marchand. Il transportait dans les Pays-d'en-Haut les marchandises nécessaires à la traite et ramenait les pelleteries à la fin de la saison. Il se rendait dans un lieu prédéterminé et ne pouvait faire la traite qu'à destination. C'est le genre de contrat qu'a signé Pierre en 1693 alors qu'il devait se rendre au Pays des Outaouais (tribu indienne au nord des Grands Lacs). On sait qu'il avait commencé avant, car en 1693, il reconnaît ne pouvoir rembourser l'emprunt contracté l'année d'avant.[6]

Un coureur de bois était celui qui partait à la traite des fourrures sans avoir obtenu un congé, contrairement au voyageur qui était un type en règle. La distinction n'est pas toujours facile à faire entre le voyageur et le coureur de bois, dans les faits, car le régime des congés a été aboli par le Roi pour certaines années.[7]

Pierre au Pays des Illinois

Nous retrouvons d'abord Pierre à la décharge du Mississippi en 1702. Il a fait du chemin. C'est très loin de l'Île d'Orléans. La région avait été découverte vingt ans auparavant par Robert Cavalier de la Salle. À l'époque, le territoire de la Nouvelle-France était gigantesque en comparaison des treize colonies américaines situées à l'est des Appalaches. La Nouvelle-France était constituée de trois grands territoires : l'Acadie dans l'est, le Canada au centre (la vallée du St-Laurent et

les Pays-d'en-Haut, qui se situent autour des Grands Lacs) et la Louisiane qui comprend toute l'étendue entre les Grands Lacs et le golfe du Mexique (près de la moitié du territoire actuel des États-Unis).

Pierre n'est plus voyageur, mais plutôt coureur de bois. Les conditions de vie sont difficiles et il est impossible d'y gagner sa vie en Louisiane avec la traite des fourrures, car elles se conservent mal à la chaleur. Il retourne sur le chemin reliant la Louisiane à Québec et s'arrête à Kaskaskia au Pays des Illinois, endroit qu'il avait sûrement visité en se rendant en Louisiane.

Il faut distinguer l'État actuel de l'Illinois du vaste territoire occupé par la nation indienne des Illinois. Lorsque l'on parle du Pays des Illinois, il faut faire référence à la grande région habitée par cette nation indienne. Le village indien de Kaskaskia était situé le long du Mississippi, plus près de St-Louis au Missouri que de Chicago. À cause des nombreuses inondations du fleuve Mississippi, le village n'existe plus.

Dans leur rôle évangélique, les Jésuites y avaient établi une mission qui est devenue plus tard la paroisse de L'Immaculée Conception des Kaskaskias.[8] Pierre est un des premiers Canadiens à s'installer officiellement dans la région en 1709.[9] En 1708, à l'âge de 42 ans, la traite se faisant difficile pour ses vieux os, il va se convertir à l'agriculture et au mariage en épousant une jeune Illinoise, Symphorose Rapakoé ou Meroutapoucouc, qui lui donnera deux enfants avant de décéder peu de temps après. Comme il a épousé une jeune Illinoise vers 1708, à Kaskaskia, il est raisonnable de croire qu'il traînait déjà dans la région, plus particulièrement s'il faisait de la traite.

Lorsque Pierre ramène ses deux enfants à l'Île d'Orléans en 1717, il réalise que la vie d'ici ne lui convient pas et que l'appel des régions lointaines se fait pressant. Il prend des décisions importantes : il va retourner au Pays des Illinois, il va se marier avec Dorothée Mercier, une femme de la région de Québec, et il va confier ses enfants à son frère Antoine pour qu'il leur donne une éducation française et catholique. Pierre se fait convaincant avec la famille de sa nouvelle épouse, car Dorothée attire son frère et deux neveux qui à leur tour font venir leur père et mère. En tout, ce groupe comprend treize individus, qui grâce à Pierre, constituera le réseau social autour duquel le village de Kaskaskia prendra son essor.[10]

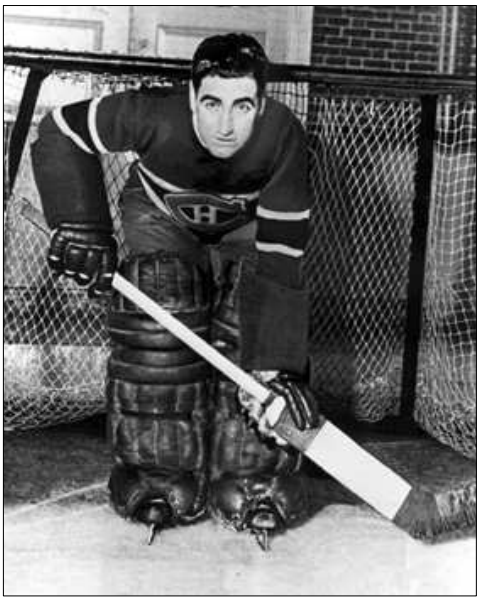
En 1718, le Pays des Illinois devient rattaché administrativement à la colonie de la Louisiane, alors qu'il dépendait auparavant du Canada. Aujourd'hui, la documentation historique de la région est classée avec celle de la Louisiane et a été rapatriée en France lorsque la Louisiane a été vendue par Napoléon aux États-Unis en 1803, d'où le fait que cette partie de notre histoire qui concerne Pierre ne nous soit pas connue.

Par André Goggin

1 GERMAIN, Georges-Hébert, Les Coureurs des bois, Libre Expression, Montréal, 2003, p.18
2 GERMAIN, précité, p.62
3 JACQUIN, Philippe, Les Indiens blancs, Payot, Paris, 1987, p.157
4 GERMAIN, précité, p.30
5 GERMAIN, précité, p.70
6 BANQ, Obligation de Pierre Chabot envers dame Beaulieu, le 1er septembre 1693, devant le notaire Genaple.
7 POMERLEAU, Jeanne, Les coureurs de bois, Éditions Dupont, Québec, 1994, p.9
8 BELTING, Natalia Maree, Kaskaskia Under The French Regime, Polyanthos, New Orleans, 1975, p.10
9 LESSARD, Renald, MATHIEU, Jacques et GOUGER, Line, Peuplement colonisateur au Pays des Illinois, Revue l'Ancêtre, Février 1988, p.217
10 LESSARD, Renald, précité, p. 217

Trois Chabot, joueurs du Canadien

Alors que le Canadien de Montréal vient de célébrer ses 100 ans d'histoire, il est bon de rappeler que ce club de hockey a compté dans ses rangs trois joueurs du nom de Chabot : *Lorne, John et Frédéric*. Le premier naît à Montréal le 5 octobre 1900. Après avoir combattu sur le Front ouest lors de la Grande Guerre, et suite à un bref séjour dans la Police montée du Canada, Lorne Chabot attire l'attention de Conn Smythe alors qu'il donne deux championnats de la Coupe Allan à son équipe de Port Arthur, en Ontario. Smythe fera de Chabot le pilier des premiers Rangers de New York. Ce dernier fait office de gardien de but dans la Ligue nationale de hockey de la saison 1926-1927 à celle de 1936-1937. En plus d'être l'un des premiers cerbères des Rangers, sa carrière le mène devant les filets des Blackhawks de Chicago, des Maple Leafs de Toronto, des Américains de New York, des Canadiens et des Maroons de Montréal. Les Maroons font partie de la Ligue nationale de 1924 à 1938.



Réf. : chucksusedcards.blogspot.com

Lors d'un match de la série finale de la coupe Stanley de 1928, un joueur des Maroons, Nels Stewart, en essayant de marquer un but lance d'un coup de revers une rondelle directement à l'œil gauche de Lorne Chabot et le blesse grièvement, au point que le gardien doit quitter la patinoire du Forum de toute urgence et, faute de gardien substitut en uniforme, il est remplacé par… son entraîneur et directeur général Lester Patrick, qui enfile en vitesse les jambières du gardien. Cela restera comme l'un des événements les plus spectaculaires de l'histoire de la Ligue nationale. N'en reste pas moins que c'est son équipe, les Rangers, qui remporte alors sa première coupe Stanley. Au cours de la saison 1926-1927, l'agent de publicité des Rangers, Johnny Bruno, propose de changer le nom de Chabot pour Chabotsky, question de lui donner un petit cachet ethnique qui ne serait pas pour déplaire à l'importante communauté juive de la métropole américaine. Lorne Chabot a gardé les buts au cours des deux parties les plus longues de l'histoire. Il était aussi, jusqu'aux années 1960, l'un des gardiens ayant enregistré le plus de blanchissages.

Lorne Chabot a illustré la page couverture de l'édition du 11 février 1935 du magazine *Time*. C'est alors qu'il joue pour les Blackhawks, au cours de la saison 1934-1935, qu'il remporte le trophée Vézina, remis au meilleur gardien de la Ligue. Gardien préféré de Conn Smythe, Chabot remporte sa seconde coupe Stanley avec les Maple Leafs en 1932, encore une fois la première coupe de l'histoire de son équipe. Gardien exceptionnel, qui ne rata les éliminatoires que deux fois en 11 ans, Lorne Chabot n'a joué pour le tricolore qu'une seule saison, en 1933-1934. Souffrant gravement d'arthrite, il s'éteint le 10 octobre 1946 à Montréal, cinq jours après avoir célébré son 46e anniversaire de naissance.

Né d'une famille algonquine de Summerville, dans l'Île-du-Prince-Édouard, le 18 mai 1962, le joueur de centre John David Chabot porte à sa naissance le nom de John David Kahibaitche, un nom qu'il abandonne dans ses années de jeunesse pour celui de Chabot. Il joue dans la Ligue junior majeur du Québec, essentiellement avec les Olympiques de Hull et les Castors de Sherbrooke, avant de se joindre au Canadien de Montréal en 1983, puis aux Penguins de Pittsburgh en 1985 et aux Red Wings de Détroit en 1987. Après avoir gagné l'Europe, où il joue pour une équipe de Milan en 1991, il s'illustre avec le Preussen de Berlin puis les Lions de Francfort. Fier de son ascendance, John Chabot se rend dans des villages cris de l'Ungava donner des cliniques fort appréciées; il s'y fait remarquer par sa jovialité et son côté attachant. Il devient un modèle exemplaire pour tous les jeunes des communautés autochtones du Québec. Il connaît également du succès à titre d'entraîneur adjoint des Islanders de New-York, au cours de la saison 2007-2008. Depuis sa retraite, il épouse diverses causes amérindiennes touchant entre autres la lutte aux abus de drogue et d'alcool.

Réf. Photo : www.phca.qc.ca

Quant à Frédéric Chabot, il naît le 12 décembre 1968 à Hébertville Station, au Saguenay. Gardien de but, il mène une carrière fort disparate. Il devient, le 16 janvier 1990, joueur autonome du Canadien, club avec lequel il joue pendant quatre saisons, sporadiquement, de 1990 à 1999. On le retrouve aussi avec les Kings de Los Angeles, les Flyers de Philadelphie et les Predators de Nashville. C'est au sein des Bears de Hershey qu'il remporte en 1994 le trophée Aldège Bastien Mémorial, à titre de meilleur gardien de la Ligue américaine de hockey. La Ligue internationale de hockey lui décerne aussi, au cours de la saison 1996-1997, le trophée James Gatschene Memorial à titre de joueur le plus utile à son club. C'est dans cette Ligue qu'il joue pour les Cyclones de Cincinnati et les Aeros de Houston, avec lesquels il mérite la coupe Turner en 1999. Il a été gardien de but auxiliaire de Patrick Roy lors de la dernière coupe Stanley, en 1993. Le 6 juillet 2009, Frédéric Chabot est désigné consultant auprès des gardiens de but de l'équipe nationale junior de Hockey Canada; il remplit la même fonction auprès des gardiens des Oilers d'Edmonton, tout en gardant les buts de l'Adler de Mannheim, dans la Ligue allemande de hockey. Notons par ailleurs qu'outre John et Frédéric Chabot, 14 autres joueurs du nom de Chabot ont évolué à ce jour dans la Ligue de hockey junior majeur du Québec.

Par Denys Chabot

Au cours de la dernière période, plusieurs de nos membres ont perdu un être cher, que ce soit un conjoint, un enfant, un père ou une mère, un frère ou une sœur. Nous offrons à chacun nos plus sincères condoléances.

Le Conseil d'administration de votre Association

André Chabot, un homme de passion, un homme d'exception

Le 17 février 1937 naissait André Chabot dans la paroisse de Notre-Dame-de-Grâce. Il est le quatrième enfant issu d'une famille de quinze. Fils de Thomas Chabot originaire de Sainte-Claire-de-Dorchester et de Marguerite Béland de la paroisse St-Malo à Québec. C'est dans le quartier Saint-Roch qu'André Chabot grandit avec sa famille, avant de déménager dans le quartier Saint-Pascal-de-Maizerets en 1953 où Thomas fit construire sa maison voulant assurer un meilleur environnement pour ses enfants.

André fut un homme aux multiples facettes. Il fut journalier, vendeur, restaurateur et homme d'affaires. Ayant toujours été un homme sociable, il décida d'ouvrir un restaurant afin d'accueillir plus de gens chez lui! Sur le Boulevard Bastien, il ouvrit un Steak House, « La Maison du steak ». Afin de se mettre à la mode du jour, vers la fin des années 70, il transforma son restaurant en discothèque, « Disco 9 ». Ce commerce fut un succès : tous les jeunes du quartier s'y retrouvaient les fins de semaines. Durant sa vie professionnelle, il toucha à plusieurs aspects de la vente. Il commença en vendant des aspirateurs « Electrolux » pour finir par s'établir comme vendeur d'assurance-vie pour la Standard Life. Il fut à maintes reprises dans les trois meilleurs vendeurs au pays, et deux fois le meilleur.

Cependant, nous consacrerons les prochaines lignes sur sa plus grande passion, le chant!

Sa passion : le chant

Sa vie professionnelle commença en 1953 dans une manufacture de chaussures. Il fréquentait les boîtes à chanson et les cabarets réputés de la ville de Québec pour pratiquer sa passion : le chant. À l'époque, les grands de la chanson se produisaient au Coronet. C'est à cet endroit qu'André fit ses débuts, en imitant le chanteur Jean Roger. Le succès fut tel que la chanteuse Alys Roby insista pour que « le jeune » fasse sa première partie lors de ses spectacles à Québec. André eut donc dès le début la chance de partager sa loge avec une légende de la chanson.

Outre Alys Roby, notons que Jean Lapointe, Léo Rivet et Claude Blanchard faisaient également partie des fréquentations et de l'environnement d'André durant cette période. À cette époque, il participa à plusieurs concours de chant amateur à CKCV dont le fameux « *les amateurs de Saint-Georges Côté* », concours qui était télévisé. C'est lors de l'écoute de cette émission que Pierrette Pothier, qui allait devenir éventuellement son épouse, tomba amoureuse du jeune André.

Les Pee-Wee du carnaval

Chanteur ténor à la voix puissante et chaleureuse, André Chabot a chanté dans plusieurs événements : course automobile, baseball, hockey mineur, mariages, messes, le fabuleux Minuit Chrétien à la messe de minuit, l'Ave Maria de Schubert et l'Ave Maria de Gounod, etc. Bouffon à ses heures, il n'hésite pas à faire des imitations de Bourvil pour faire rire et divertir ses convives.

Plusieurs citoyens le connaissent pour ses prestations annuelles au Tournoi international de hockey Pee-Wee de Québec, où il a chanté durant approximativement vingt ans. Petit à petit, André Chabot s'est spécialisé dans les hymnes nationaux étrangers. Il possédait quinze hymnes, chacune dans les langues officielles de ces pays invités, que ce soit en russe, en anglais, en espagnol, en français, en allemand dont voici la liste :

Allemagne	Finlande	Slovaquie	Ukraine
Angleterre	France	Slovénie	Russie
Autriche	Mexique	Suisse	États-Unis
Canada	Pologne	Tchèque	

Sa plus grande satisfaction, c'est le sourire, la fierté, la reconnaissance de ces petits jeunes venant jouer au hockey de partout dans le monde. Il fut un monument du Tournoi durant ces vingt ans, faisant de lui le chanteur d'hymnes nationaux étrangers s'étant le plus produit au Colisée de Québec. Toutes ces années, il chanta pour un cachet modique, soit le prix de la location de son costume! Connu et reconnu par le milieu, il a même été victime des insolences d'un téléphone où un supposé Français de France l'ayant entendu chanter au Pee-Wee du Carnaval, l'a convaincu de lui chanter au téléphone « *La Marseillaise* », ce qui fut fait avec brio.

Outre le Tournoi Pee-Wee du carnaval au Colisée, une des grandes fiertés d'André fut sans doute l'interprétation des deux hymnes nationaux chantés pour les Nordiques de Québec.

Les jours suivant son décès, les médias sportifs ne manquèrent pas de faire honneur à sa mémoire et à sa dévotion pour le sport amateur. Ils ont même pris le temps d'écrire un hommage posthume et se sont déplacés pour lui rendre un dernier salut.

Ses dernières années et ses autres réalisations

Il occupait également ses temps libres, durant le temps des fêtes, à incarner le père Noël pour ce qu'il appelait « ses p'tits vieux ». Ses p'tits vieux, ce sont ces grands malades de l'Hôpital général de Québec, même si lui-même commençait à avancer en âge! Il se faisait un devoir de les écouter et de partager en chanson leurs airs préférés.

Sa générosité, sa serviabilité et sa sociabilité firent de lui une personne très importante dans son quartier et dans la communauté en général. André Chabot en fit visiblement le constat, puisqu'il répétait parfois à ces enfants une prédiction notoire : « Quand je vais mourir, l'église sera pleine ! » Le jour de sa mort, le 11 mars 1998, il laissa dans le deuil sa femme, Pierrette Pothier, ses enfants, Rejean, Jocelyn, Carl et Steve, et ses petits-enfants, Dave, Marie-Ève et Samuel. Ce jour des funérailles, l'église Saint-André-de-Neufchâtel débordait de gens venus lui rendre un dernier hommage. Yves Cantin, ténor connu chanta à l'office funèbre en mémoire d'André qui aimait le chant lyrique. À son premier service anniversaire, le prêtre dans son homélie faisait référence à Andréa Bocelli, un non-voyant avec une voix venant du cœur, nous ressentions la présence d'André ce jour-là.

Dave, le fils de Jocelyn a pris la relève de son Papy André au Colisée de Québec pour accueillir les jeunes joueurs de hockey au Tournoi international de hockey depuis 2002 en chantant les hymnes nationaux. C'est avec fierté qu'il s'exécute pour perpétuer la mémoire de son grand-père Chabot.

Par Richard Chabot

Vous avez des choses à raconter ?

Nous vous rappelons que votre publication *Les Chabotteries* dépend de vous, les Chabot. Partagez vos histoires avec nous, il ne faut pas qu'elles tombent dans l'oubli.

Communiquez avec nous !

Entretien avec Étienne Chabot - un jeune politicien

Aujourd'hui, nous avons le plaisir de rencontrer un jeune Lévisien, enthousiaste et plein d'énergie, qui s'est présenté comme conseiller. Il nous raconte les riches expériences humaines qu'il a vécues durant cette période.

Jean-Louis — Bonjour Étienne, je vous remercie de me recevoir. En débutant, j'aimerais que vous me parliez de vous.

Étienne - D'abord, disons que je suis né à Lévis et que j'ai 31 ans. J'ai fait mon cours primaire et secondaire à Lévis et mon CEGEP à Lauzon. Par la suite, j'ai décidé de m'inscrire au baccalauréat en sciences politiques à l'Université Laval. Dans un même élan, j'ai complété ma scolarité pour l'obtention du diplôme de maîtrise.

Depuis 2004, j'ai travaillé à tous les niveaux, tant fédéral, provincial et municipal, toujours en relation avec mes qualifications académiques. C'est en 2009 que j'ai décidé de faire le saut en politique active et de me présenter comme candidat indépendant à Lévis dans le district Notre-Dame-Saint-Laurent.

Jean-Louis — Qu'est-ce qui vous a incité à faire le saut, comme vous dites, en politique active au niveau municipal?

Étienne — Tout au long de mes études, j'ai toujours été très impliqué. Au CEGEP par exemple, j'ai participé à divers mouvements étudiants, et plus particulièrement j'ai œuvré dans une coopérative dont le but était d'aider les jeunes dans leur insertion socio-professionnelle comme les décrocheurs, les chômeurs, etc. J'étais très impliqué dans cette mission sociale et économique et nous offrions des services pour nous financer.

Durant les années allant de 2004 à 2009, j'étais très impliqué dans le quartier au sein de la société d'histoire, car je suis un amateur d'histoire, particulièrement l'histoire locale, dont la mission est la diffusion de l'histoire locale comprenant l'ancien territoire de la Seigneurie de Lauzon.

On organise quatre conférences par année, on publie annuellement quatre bulletins en plus de se positionner sur des dossiers spécifiques. À titre d'exemple, actuellement, un projet d'un centre d'archives qui consiste à regrouper toutes les archives à un seul endroit. Ici, nous sommes dans le quartier historique de Lévis, le Vieux-Lévis, et nous aimerions que toutes les archives soient regroupées dans le cœur historique. Le premier archiviste du Québec, Pierre-Georges Roy demeurait ici dans ce quartier patrimonial.

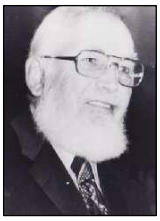
De plus, je suis membre de la Corporation du Vieux-Lévis, organisme composé de gens, d'organismes dont l'objectif est de favoriser le développement du quartier, que ce soit commercial ou culturel. On remarque que beaucoup de locaux sont présentement vacants, et nous voudrions intéresser des organismes qui répondent aux besoins des gens du quartier. Je suis également président du carrefour Jeunesses Emplois.

Jean-Louis — Je devine que c'est votre très grande implication qui vous a incité à briguer un poste au conseil de ville de Lévis. Voulez-vous nous faire part de votre expérience?

Étienne — Très belle expérience, même si j'ai été battu. J'ai récolté 15% du vote. Durant deux mois, j'ai fait du porte-à-porte de 17 h 30 à 20 h 30 tous les jours. Il y deux points pour lesquels je suis content de ce que j'ai fait : premièrement on n'a jamais autant parlé du quartier du Vieux-Lévis et des projets qui devraient être mis en place et, en second lieu, la fierté d'avoir convaincu 430 personnes à voter pour moi.

(Suite page 15)

Mon père Albéric Chabot, un inventeur



Natif de St-Georges-de-Windsor, il est le fils de Réhul et de Joséphine Collard. Il a vu le jour le 30 juin1904. Il émigre peu avant ses 20 ans à New Brunswick, Maine pour se trouver du travail et surtout pour se rapprocher de sa douce Bernadette Favreau, qu'il épousera et avec qui il aura dix enfants.

Il est de retour au Canada en décembre 1931 avec son épouse et trois enfants, et retourne sur la terre paternelle où ses parents y vivent encore. Il travaille pour la Canadian John's Manville Co. Ltd – Mines d'Asbestos. En 1943, il est l'un des fondateurs de la Caisse Populaire de St-Georges et l'un des délégués syndicaux d'atelier lors de la fameuse grève à la mine John's Mainville en 1949.

Résidant à St-Georges-de-Windsor il travaille cependant à la mine d'Asbestos et doit parcourir environ 10 milles (16 km). Durant l'été, il utilise son véhicule comme la majorité des travailleurs pour effectuer le trajet d'une durée d'environ 20 minutes. Mais qu'en est-il en hiver? Nous sommes en 1930 et les routes à l'extérieur des grandes villes ne sont pas dégagées. Les véhicules à moteur étant inutilisables, que faire sinon rouler la neige! Pardon, que dites-vous? Eh oui on se servait des chevaux et de grosses billes de bois pour rouler la neige afin de rendre la route bien tapée et bien dure pour que les chevaux puissent y circuler sans trop de difficultés et surtout pour qu'ils ne se blessent pas. Telle était la réalité de l'époque !

De ses souvenirs d'enfance, mon père se rappelle qu'au cours de l'hiver, la neige s'accumulait tellement, qu'il devait se servir d'une perche de bois pour lever le câble électrique pour pouvoir se rendre de la maison au chemin de façon sécuritaire. À la fin de l'hiver, il devait enjamber le fil.

Pour aller au travail l'hiver, mon père devait faire la route à cheval et le trajet lui prenait plus d'une heure. Cependant depuis son retour au Canada, il pense à fabriquer un véhicule capable de lui rendre la vie plus facile pour voyager en plus d'avoir la possibilité de transporter des compagnons avec lui.

Il construisit donc un véhicule pour se voyager. Celui-ci était muni d'un moteur à quatre cylindres et d'une hélice d'avion en bois qu'il s'était procuré chez Drouin à Lambton. Bâti en bois, recouvert avec de la toile de lin et d'un papier mica, tenant lieu de fenêtres, le tout était monté sur quatre skis. De 5 à 6 personnes pouvaient y prendre place. Le « snowmobile » était créé.

Quel vacarme lors du démarrage, à un tel point que les chevaux en étaient si effrayés que les propriétaires avaient de la difficulté à les maîtriser! Une fois en marche, il faillait un système de freinage adéquat. Mon père avait conçu deux pièces de métal en forme de pic à glace placées à l'arrière et reliées à une pédale. Sous la pression, les pics pénétraient dans la neige ou la glace tapée ce qui avait pour effet de ralentir le véhicule. D'une heure que prenait le cheval pour effectuer le trajet de la maison à la mine, le « snow » le réduisit à quinze minutes. Quelle amélioration ce fut!

Une anecdote pour illustrer le côté inédit de l'invention. Un monsieur Walter Jones de

St-Georges avait exprimé des doutes sur le côté opérationnel du « snow » puisque celui-ci ne possédait pas de roues. S'étant penché pour examiner l'arrière de l'engin, mon père en profita pour le démarrer. Sous l'effet de la pression, M. Jones fut projeté sur le sol enneigé, pour ensuite se retrouver sur le côté du chemin, il en fut quitte pour une bonne peur.

Mon père a opéré ce véhicule pendant quelques années; plus tard une fois qu'il fut dégarni des toiles, du mica et du moteur, mon frère ainé et moi nous nous en servions comme chaloupe pour aller à la pêche sur le ruisseau qui coulait à l'arrière du terrain.

Par Gérard Chabot

(Suite de la page 13) **Entretien avec Étienne**

J'ai fait environ 1 000 portes sur les 4 000 possibles du quartier et dans la très grande majorité des gens, nous avons été très bien reçus. Il est sûr que je suis un peu déçu du résultat, mais je persiste à croire que ce fut une expérience formidable qui m'a permis de transmettre mon leitmotiv : *Mon quartier, j'y vis, je m'y engage, j'agis*.

Jean-Louis — Et si nous terminions cette entrevue en parlant de votre famille.

Étienne — Je suis le fils d'Hugues Chabot et de Ghislaine Demers. Ils se sont rencontrés à l'hôpital de Lévis, car les deux étaient infirmiers. J'ai deux sœurs, Geneviève et Amélie et je peux dire que nous sommes une famille très unie. Je pense que mon désir d'implication, je le tiens de mes parents et je suis très fier d'eux. Mon père s'est beaucoup perfectionné durant sa carrière, soit en administration et il a même décroché une maîtrise en éthique à l'université.

Jean-Louis Chabot — Un grand merci à vous.

Un très joyeux anniversaire à nos jubilaires

Armand Chabot de St-Laurent - I. O.
le 5 avril ⇨ **82 ans**

Thérèse Chabot de St-Mathieu
le 13 avril ⇨ **83 ans**

Cécile Chabot de Québec
le 15 avril ⇨ **76 ans**

Viateur Dorval de Québec
le 22 avril ⇨ **80 ans**

Gertrude Brisebois de Ferland - Saskatchewan
le 3 mai ⇨ **85 ans**

Louis-Serge Chabot de Laval
le 3 mai ⇨ **79 ans**

Hélène Chabot de Québec
le 9 mai ⇨ **79 ans**

Lionel Chabot de Victoriaville
le 10 mai ⇨ **77 ans**

Yvon Chabot de Lévis
le 24 mai ⇨ **81 ans**

Roland Chabot du Lac Beauport
le 24 mai ⇨ **77 ans**

Paul-Henri Lachance de St-Laurent - I.O.
le 3 juin ⇨ **79 ans**

Gilbert Chabot de Laval
le 8 juin ⇨ **80 ans**

Henri -Louis Chabot de St-Georges - Beauce
le 20 juin ⇨ **86 ans**

René Chabot de Eustis en Floride
le 21 juin ⇨ **85 ans**

Monique Chabot de Montréal
le 25 juin ⇨ **89 ans**

Clément Chabot de Québec
le 28 juin ⇨ **80 ans**

Tel que compilé par **Luc Chabot**

Aidez-nous à identifier ces personnes

Voici deux photos dont j'aimerais beaucoup connaître les noms et les liens de tous les personnages qui y sont présents. J'espère que vous pourrez me donner un petit coup de main dans mes recherches, afin de m'aider à faire des liens et trouver enfin qui sont ces inconnues...

Merci beaucoup de votre collaboration.

Magda Chabot (Fille de feu Jacques Chabot - hommage dans *Les Chabotteries Hiver 2010*)

Pour me rejoindre, communiquez par courriel à bernardtremblay@cgocable.ca

Description des deux photos

Photo prise vers 1912

De gauche à droite :

➢Peut-être Eugénie Chabot (fille d'Antoine) ?

Amanda Chabot née en 1876 (fille de Jean-Antoine)

Anna Chabot née en 1872 (fille d'Antoine)

Georgiana Chabot née en 1886 (fille de Lucien)

➢Peut-être Laura (fille d'Antoine) ?

Pour cette photo, probablement prise à Québec, sinon à Thetford Mines vers 1900, où on retrouve des descendantes d'Antoine Chabot et Mathilda Blais.

De gauche à droite - debout derrière :

- Emma Chabot née en 1883 (fille d'Achille Chabot, petite-fille d'Antoine)
- Anna née en 1872 (fille d'Antoine)

➢*Assises devant : inconnues à gauche et à droite*

- Georgiana au centre (fille d'Achille Chabot, petite-fille d'Antoine)

Au sujet des inconnues de la 2e photo, elles doivent probablement être nées vers les années 1880 à 1890. Elles sont peut-être des cousines, comme Eugénie et Laura, filles de Jean-Antoine Chabot et de Justine Pomerleau, ou Démérise, Delvina ou Emma-Victoria, filles d'Aimé Chabot et Delvina Turgeon, ou encore d'Alice et Valérie, filles d'Arthur Chabot et Mary-Louise Bilodeau, ou ???

Étiquette adresse

POSTES CANADA
Numéro de la convention 40069967 de la Poste-publication
Retourner les blocs adresses à l'adresse suivante :
Fédération des familles souches du Québec
C.P. 10090, Succ. Sainte-Foy, Québec (QC) G1V 4C6
IMPRIMÉ-PRINTED PAPER SURFACE

ISSN : 1916-2510-LES CHABOTTERIES